

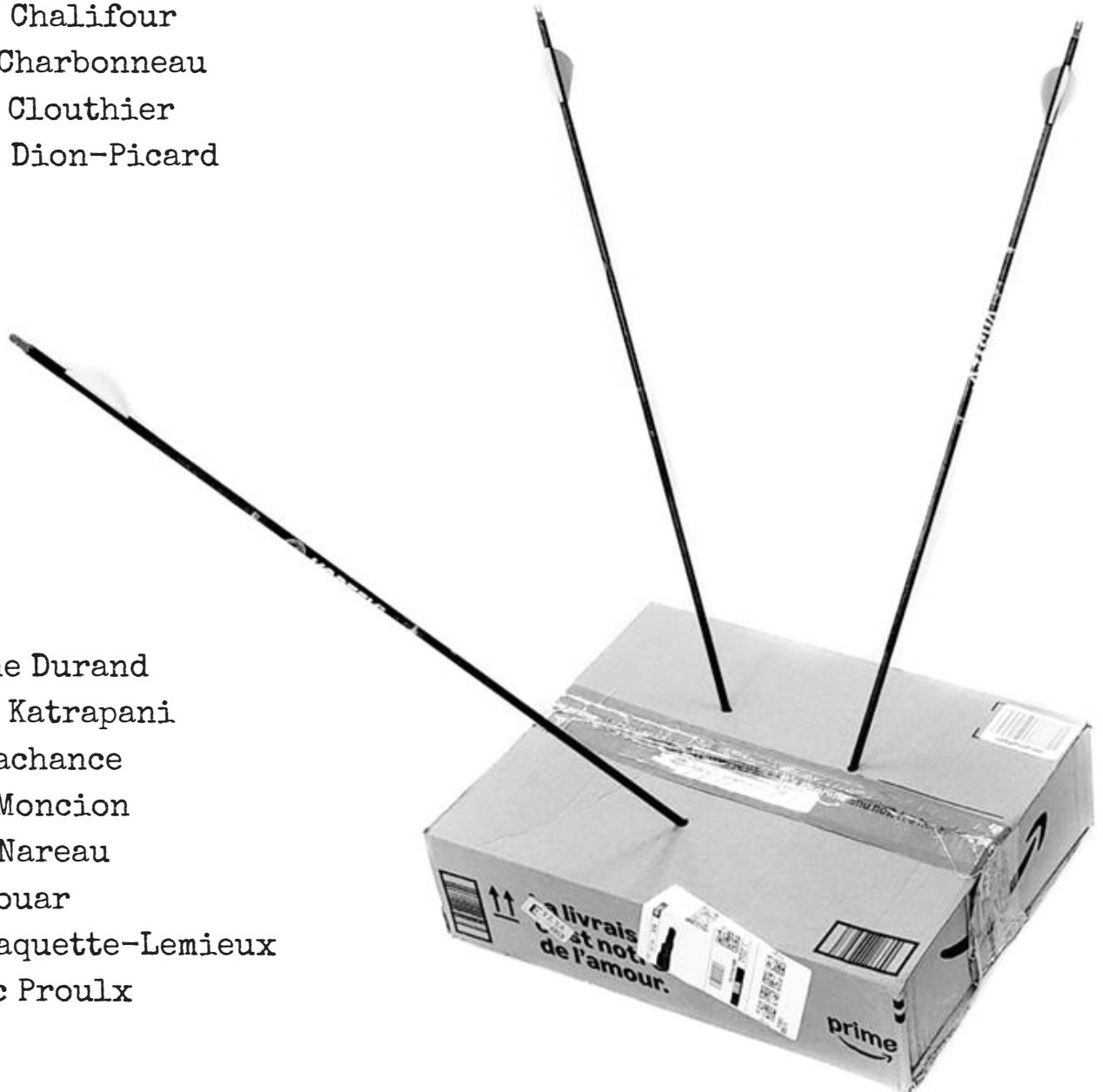
LA DÉPÊCHE

SPPCEM (FNEEQ/CSN)

volume 37, numéro 4 - 5 mars 2025

Nicolas Chalifour
Émilie Charbonneau
Patrice Clouthier
Rosalie Dion-Picard

Stéphane Durand
Phyllis Katrapani
Julie Lachance
Benoît Moncion
Michel Nareau
Leïla Nouar
Édith Paquette-Lemieux
Dominic Proulx



OPÉRATION AMAZONES

ICONOGRAPHIE : ICI, ON BOYCOTTE AMAZON

Patrice Clouthier, Cinéma et communication

Photographier une manifestation est un exercice qui me place souvent dans une position paradoxale : un pied dedans (je marche quand même avec les autres) et un pied dehors (j'essaie de trouver des sujets à photographier, quitte à porter souvent mon attention sur la forme davantage que sur le fond de l'action en cours) ; suis-je là pour participer à l'évènement ou suis-je un observateur intéressé ?

Ça fait quelques années déjà que je réponds présent quand notre syndicat nous lance une invitation à venir défendre une cause dans la rue et, chaque fois, c'est une source

d'inspiration photographique et un rappel qu'elle nous appartient bel et bien, la rue, et qu'il est important, essentiel même, de s'y retrouver régulièrement pour faire entendre notre voix.

J'espère que ces photos prises le 15 février dernier lors de la manif de soutien aux employés (syndiqués ou non) sauvagement congédiés par Jeff Bezos sauront faire entendre ces voix qui se sont unies pour la cause. ◀



Ce numéro a été réalisé sous la responsabilité des membres du Comité de rédaction du journal : Sébastien Bage, Nicolas Chalifour, Patrice Clouthier, Julie Côté, Rosalie Dion-Picard, Émilie Jobin, Leïla Nouar et Vicky Pelletier. La mise en pages est de Sylvie Dubé. À moins d'avis contraire, les articles publiés expriment uniquement les opinions de leurs autrices ou auteurs, y compris ceux signés par les membres du Comité de rédaction. Visitez notre site : sppcem.ca. Suivez-nous sur Facebook.

ORGANISONS-NOUS !

Phyllis Katrapani, Présidente

« *Le syndicalisme, c'est le peuple organisé* »¹

L'année 2025 a démarré en trombe.

La rentrée syndicale du 16 janvier sous le thème Rentrée maaalade a été marquée par le passage de la Dre Élise Girouard-Chantal, médecin de famille qui siège au conseil d'administration de Médecins québécois pour le régime public, de Nathalie Stake-Doucet, professeure adjointe à la Faculté des sciences infirmières de l'Université de Montréal ainsi que de David Bergeron-Cyr, 2^e vice-président de la CSN qui pilote la campagne Vraiment public. Nos collègues en Soins infirmiers, Édith Paquette-Lemieux et Philippe Maurice ont ensuite clos les conférences en animant un panel intitulé Privé-es de soins. La mise en péril du système de santé, public et universel, des services qui se détériorent d'heure en heure, des conditions de travail lamentables et déshumanisantes : si les constats qui émergent peuvent plomber le moral et exacerber notre sentiment d'impuissance, une rencontre comme celle-ci est l'antidote parfait, galvanisant les troupes et renforçant du même coup nos solidarités et notre combativité.

Quelques jours plus tard, nous sommes le 20 janvier. Huit ans après sa première investiture, l'actuel POTUS est assermenté. En 30 jours, nous ne comptons plus la liste des décrets que Donald Trump a signés et nous vous épargnons le compte-rendu de ses premières semaines de présidence, nos médias traitant inlassablement de chacun de ses faits et gestes, tous plus abjects les uns que les autres, à un point tel que tout ce qui se passe ailleurs qu'au sud de la frontière terrestre la plus longue du monde et apparemment la plus poreuse, n'est qu'une note de bas de page. Nos réseaux sociaux débordent de textes exprimant tantôt l'inquiétude, tantôt la stupéfaction, quand ce n'est pas notre nationalisme, québécois ou canadien (c'est selon), qui se bombe le torse. Nous, nous sommes différents. Tellement différents que *La Presse* en profite pour nous servir la soupe de notre efficace État-providence (et ses tristes limites et coûts exorbitants — il faut bien sortir les violons). Oui et puis il ne faut pas l'oublier, nous sommes tellement heureux — à chaque février ou mars on nous rappelle la liste — juste derrière les pays scandinaves et Israël...

Le secteur public de la santé et de l'éducation à feu et à sang, la pauvreté, l'itinérance, la santé mentale en déclin, la crise du logement, les inégalités croissantes, le sort navrant des plus démunies, mais nous faisons vraiment notre possible, il faut comprendre que... Des licenciements par milliers, de la main d'œuvre bon marché, des êtres humains exploités, abandonnés, un gouvernement sans courage, sans vision

¹ Marcel Pepin. *Positions*, Montréal, CSN, 1968, p. 8.

sinon celle de signes de pluie tombant du ciel comme une bonne tempête de février.

Un peu plus d'un an après une grève historique dans le secteur public et alors que d'autres conflits de travail perdurent, Jean Boulet, ministre du Travail caquiste, présente, le 19 février, le Projet de loi n° 89, qui « vise à considérer davantage les besoins de la population en cas de grève ou de lock-out ». C'est l'exemple le plus récent (et criant) d'un gouvernement qui s'en moque complètement « des besoins de la population ». Au lieu de s'attaquer au droit de grève des travailleuses et des travailleurs, en modifiant le Code du travail et d'autres dispositions, droit fondamental protégé par la Charte canadienne des droits et libertés et reconnu par la Cour suprême dans l'arrêt Saskatchewan, le gouvernement de Legault ferait mieux de se concentrer sur la cause profonde de la colère qui gronde.



Ça va bien aller, oui, oui. Ça va bien aller, nous sommes un peuple heureux.

Le 22 janvier dernier, Amazon annonce son intention de fermer ses entrepôts au Québec et de céder toutes ses opérations à la sous-traitance. 4700 mises à pied, dont les 230 travailleurs de DXT4, à Laval, premier et seul entrepôt à avoir été accrédité au Canada en mai 2024 au terme d'une dure lutte. « Un peuple uni jamais ne sera vaincu² », répond Félix Trudeau, président du syndicat de l'entrepôt d'Amazon DXT4, lors d'une première manifestation le 5 février à la question aux allures de pub du journaliste de LCN : « Est-ce qu'on est réalistement capables de se servir d'Amazon qui semble incrusté dans le quotidien des

² El pueblo unido jamás será vencido (« Le peuple uni ne sera jamais vaincu ») est une chanson chilienne écrite par le groupe Quilapayún et composée par le musicien Sergio Ortega en 1973.



gens pour des achats de gauche à droite ? » Le 15 février, 1500 personnes marchent en solidarité avec les licencié·es d'Amazon. La campagne Ici, on boycotte Amazon bat son plein, ce n'est qu'un début.

Organisons-nous !

Organisons-nous, localement pour une institution cohérente; pour une institution qui écoute ses professeures et professeurs lors de discussions sur tout ce qui menace sa mission première, de l'intelligence artificielle à l'enseignement à distance en passant par les différentes attaques à la liberté académique; pour une institution capable de s'affranchir de tout clientélisme, capable de riposter aux décisions gouvernementales dont les conséquences sont désastreuses, notamment les coupes budgétaires et les gels d'embauche. Soyons présentes et présents dans chacun des

comités institutionnels, ayons notre mot à dire sur chacune des politiques à réviser, entendons-nous et faisons entendre notre voix ! En chœur, elle porte. Dans des groupes de deux-trois, dans les départements, les comités, les assemblées syndicales, dans les pages de notre journal qui accompagne le SPPCEM, sous différents noms depuis les années 70, miroir de nos luttes et préoccupations et de celles de nos prédécesseur·es.

Et enfin, à la veille de la Journée internationale des droits des femmes dont le thème cette année est Encore en lutte !, rappelons le rôle essentiel des femmes dans l'histoire du syndicalisme au Québec et toutes les luttes à mener encore, pour une société où non seulement les droits des femmes sont protégés coûte que coûte, mais leurs conditions de vie et de travail sont justes et dignes. ◀





ORANGE DE FLORIDE

Nicolas Chalifour, V.-P., information et communications

*La terre est bleue comme une orange
Jamais une erreur les mots ne mentent pas*

— Paul Éluard

Plutôt que de répondre à un journaliste qui tentait de l'interroger le 22 janvier dernier sur la fermeture de sept entrepôts d'Amazon et la perte d'emploi conséquente pour plus de 4 500 très, très petits salarié·es québécois¹, le premier ministre caquiste a préféré faire le drôle, évoquer une victoire du Canadien et se lancer dans une anecdote d'agrume. « Je n'ai pas bu d'orange ce matin, pas d'jus d'orange »², a-t-il répondu sur ce ton de satisfaction sotté et enjouée qu'on lui connaît. On arrivait presque à entendre, alors qu'il s'éloignait dans l'essaim de son entourage, les rires en conserve résonner dans sa lourde tête d'antisyndicaliste. On aurait presque pu, en tendant encore davantage l'oreille, entendre aussi, comme un écho pas si lointain, la bonne blague des jobs dans l'Nord³ de John James Charest, parmi les clics et les clacs des talons de cette petite bande qui rejoignait le caucus de la CAQ.

L'humour de nos petits maîtres, quelle que soit la version du mononc' qui le pratique, est souvent subtilement révélateur de ce qui compte ou ne compte vraiment pas pour eux. Quand François Legault a esquivé une question sur le sort de milliers de nos plus fragiles concitoyen·nes pour jaser hockey et jus d'orange, il a fait à peu près la même chose que Charest qui, tenant salon dans son Palais des congrès assiégé, se moquait des légions d'étudiant·es en grève auxquelles les dévoués agent·es du SPVM tentaient, tant bien que mal, d'interdire l'accès au bal des chambres de commerce. L'analogie est troublante. Le libéral s'amusait à imaginer ses jeunes opposant·es exilés dans ce Nord dont il souhaitait faire le thème de sa réélection, le tremplin de ses ambitions et la garantie de sa postérité. Le caquiste, lui, s'employait de son côté à ignorer grossièrement la souffrance d'une portion, tout à fait négligeable à ses yeux, de l'électorat pour célébrer un jeu que son gouvernement, ce grand fabricant de nostalgies profitables, était sur le point de promouvoir officiellement au rang de sport national⁴.

1 <https://www.journaldemontreal.com/2025/01/31/fermetures-chez-amazon-pres-de-4700-emplois-perdus-au-quebec>

2 <https://www.journaldemontreal.com/2025/01/22/interroge-sur-amazon-francois-legault-parle-de-la-victoire-du-ch-et-de-just-dorange>

3 <https://www.lapresse.ca/actualites/dossiers/conflit-etudiant/201204/20/01-4517416-fortes-reactions-aux-blagues-de-jean-charest.php>

4 <https://ici.radio-canada.ca/ici/fr/nouvelle/2138510/hockey-sport-national-quebec>

Dans les deux cas, nos premiers ministres se sont trouvés à lier leur mépris pour une classe qu'ils jugeaient inoffensive à ce qu'ils estimaient manifestement être un thème susceptible de perpétuer leur pouvoir, que ce soit l'appel d'un vaste Nord associé au triomphe d'une Révolution tranquille pour le John James ou, pour le mononc' à Legault, le rappel d'un âge d'or folklorique où on savait encore aduler nos Maurice. On connaît bien le sort qui attendait le premier au bout du Printemps érable : l'avortement de ses rêves boréaux et la chute de son gouvernement corrompu provoqués par la ténacité de tous ces petits assiégeant·es finalement moins inoffensifs que prévu. Quant au sort du second, on ne peut pour l'heure qu'en deviner la forme, mais il se pourrait bien qu'on commence déjà à en percevoir la couleur et il semble de moins en moins impossible que bien qu'encore avachi dans les moelleux replis de son second mandat le pater familias épidémique se retrouve bientôt le cul sur la paille. Legault a effectivement beau faire de si amusantes blagues aux dépens des plus pauvres travailleuse·eurs, en se privant dans le même joyeux élan d'un jus d'orange susceptible de souiller sa belle chemise de politicien, il ne trompe personne. Ses sorties récentes, sa visite à Washington⁵ et les déclarations irréflechies qu'il y a faites⁶ mettent clairement en relief son affolement.

Les menaces, tout aussi chaotiques qu'alarmantes, confuses qu'ubuesques, que l'agent orange récemment rentré de quatre ans de vacances à Mar-a-Lago ne cesse de proférer à l'égard de notre économie et de notre tout d'un coup si précieuse souveraineté de fiers *Canadians*, jettent un vif éclairage sur la fragilité des membres de notre club de mononc' populistes confédérés. En effet, la fureur hallucinante avec laquelle la Maison-Blanche met en branle, depuis le 20 janvier, ses agressions institutionnelles, projets envahissants et autres mécaniques délirantes choque même les plus conservateurs parmi les cotisants à notre belle majorité silencieuse, et cela n'augure rien de bon pour nos petits maîtres actuels ou pressentis — voir Pierre Poilievre pédaler dans les vases bitumineuses de ses plaines libertariennes, est une véritable féerie. Cependant, même si leur violence atteint des proportions jusqu'à maintenant inimaginables, les manœuvres trumpistes sont, on le voit bien, parfaitement alignées sur la culture paternaliste, identitaire, antisyndicale, grossièrement xénophobe et subtilement misogynne dont se réclament plus ou moins ou-

5 <https://www.ledevoir.com/politique/quebec/843379/washington-legault-evoque-contre-tarifs-aluminium>

6 <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2140270/libre-echange-quebec-etats-unis>

vertement nos populistes *from coast to coast*. Il en va de même des politiques que les Smith, Ford et Legault cherchent à imposer.

On peut dire bien du mal de Legault, mais force est d'admettre que son discours et ses actions sont en parfaite adéquation avec son conservatisme réactionnaire. Pensons à la dernière ronde de négociations, à la manière dont ont été traitées les membres, majoritairement féminins, de la FIQ et de la FAE. Pensons au mépris auquel sont condamnées les éducatrices en CPE, les locataires sans ressource et les immigrant·es, qu'ils soient aux études ou pas. Pensons aux déclarations infâmes de la ministre (et agente immobilière) Duranceau⁷. Pensons aux interférences politiques de la ministre (et lobbyiste) Déry⁸. Pensons à Fitzgibbon, à ses esquives de fripon et à son petit gibier⁹, à Dubé et à ses démantèlements¹⁰, à Boulet et à son perfide projet de loi 89¹¹, ou à Drainville et à tout ce qu'il dit, fait et ne fait pas. Pensons aux *top guns*, à la famille Biron et à sa cousine Germain¹², à tous ces amis du parti vêtus chez Holt Renfrew. Pensons aux coupes, aux gels, aux plafonnements et autres ingénieuses austérités. Comment ne pas voir dans ce gouvernement de petits traficoteurs le reflet pâle et septentrional du Duce orangé (ou du *golden douche from down south*) ? Comment ne pas trouver normal et tout à fait naturel que notre petit chef entrepreneur se trouve si bien déculotté quand Trump débarque et met en œuvre plus vite, plus fort et plus violemment, ce que lui et sa bande de joyeux caquistes manigancent depuis 2018, en détricotant patiemment, une maille à l'envers, une autre maille à l'envers, une maille à l'envers, une autre maille à l'envers, les acquis obtenus pour toutes et tous au fil de décennies de luttes, comment ?

En ces temps difficiles, ne boudons donc pas ce plaisir passager de voir nos petits maîtres s'agiter, puis paniquer, courant de gauche à droite, de jardin à cour tel Harpagon

7 <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2073044/france-elaine-duranceau-ministre-habitation-image-souliers-crise-logement-sensibilite>

8 <https://www.journaldequebec.com/2025/02/19/cours-sur-la-palestine--la-ministre-pascale-dery-critiquee-pour-setre-ingeree-a-dawson>

9 <https://www.journaldemontreal.com/2024/09/03/7-controverses-qui-ont-marque-le-regne-de-pierre-fitzgibbon>

10 <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1967275/reforme-systeme-sante-quebec-syndicat-centralisation>

11 <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2142088/greves-limites-projet-loi-quebec>

12 <https://www.lapresse.ca/actualites/sante/2024-05-22/sante-quebec/christiane-germain-a-la-tete-du-conseil-d-administration.php>

cherchant sa cassette sur une scène envahie par des personnages plus grands, plus gros, plus rutilants et plus grotesques qu'eux, des personnages qui les relèguent brutalement, nos pauvres mononc', au lointain. Prenons-le donc, ce peu de plaisir devant un si joli épisode d'arroseurs arrosés, mais, ce faisant, ne perdons pas de vue le reste. Ne négligeons pas la résistance essentielle dont l'organisation nous incombe. Rions fort devant le désastre, mais mobilisons-nous, n'attendons pas tranquillement les fins de monde dans le confort de notre distance, tapis derrière un premier front qui ne tient plus par lui-même, un premier front qui n'aura plus de sens dans un monde démonté, vendu pour les pièces, dans une Amérique du Nord totalitarisée, avec ou sans golfe.

Nous ne pouvons plus nous contenter de nous battre pour nos conditions de travail, il faut maintenant lutter également pour le reste, tout le reste, et même pour préserver la possibilité de lutter, de critiquer, de dire les vérités les plus évidentes et de les faire circuler. Pour cela il nous faut rallier les mépris·es, nos concitoyen·nes jetés à la rue. C'est avec eux et avec elles qu'il faut la prendre, la rue, avec elles et avec eux qu'il faut se liguier si nous voulons arriver à freiner la folie, à renverser la vapeur, à réparer notre monde. Ce n'est pas en tentant de ménager le chou, la chèvre, Monsieur Séguin et la chemise du petit chef que nous ferons entendre notre voix, ce n'est pas avec l'accord des vendeurs de colis, l'aval des éditorialistes de fond de baril ou la bénédiction des charlatans du Conseil du patronat et conteurs de blagues qu'ils financent que nous arriverons à éviter les catastrophes qui déferlent actuellement en rangs serrés. Comme les étudiant·es l'avaient déjà compris en 2012, c'est par en dessous que ça se passera, c'est dans la rue, avec les crott·es, les mépris·es, qu'ils soient aux études ou pas, nés ici ou ailleurs, et avec le lumpenprolétariat contemporain, qu'il soit exploité par Amazon ou par un autre titan techno-commercial, que nous parviendrons à faire vraiment front. C'est ensemble que nous pourrons ainsi recommencer à avancer, et, peut-être même éventuellement, arriver à cueillir les fruits d'une résistance qui nous permette enfin de faire du jus pour tout le monde. ◀





LES ÉTUDES SUPÉRIEURES MENACÉES PAR TRUMP ET PSPP

Michel Nareau, V.-P. intérimaire, affaires pédagogiques

Le roman 1984 de George Orwell est surtout connu pour la figure de Big Brother, ce système omnipotent de surveillance qui fait en sorte que la révolte est immédiatement connue et matée dans la dystopie que présente l'œuvre. L'image avait de quoi marquer les esprits, parce qu'elle disait comment la technologie pouvait limiter les possibilités humaines et comment le contrôle pouvait dorénavant s'exercer. Mais la répression seule n'est jamais suffisante, il faut aussi susciter l'adhésion au modèle de domination. C'est là que le roman d'Orwell est puissant, quand il développe l'idée que le pouvoir cherche à créer une novlangue, en imposant des néologismes et surtout en coupant des centaines de mots de l'usage. Encore là, ce sont surtout les néologismes qui ont attiré notre attention alors que l'application d'une restriction de la langue pour empêcher les citoyen·nes de nommer l'horreur autour d'eux et d'elles et, partant, de pouvoir la conceptualiser, voire de la remarquer, donne des pistes pour penser la reproduction des pouvoirs. D'Antonio Gramsci (l'hégémonie) à Pierre Bourdieu (l'habitus), en passant par Suzanne Jacob (les fictions du monde), on a montré que la langue et, plus largement, les représentations (ou les scripts sociaux) nous sont transmises à l'enfance en même temps que nous appréhendons le réel, si bien que les biais du langage et des représentations informent notre vision de la réalité, la forment en partie. C'est pourquoi, de tout temps, il a importé de lutter pour les mots, pour nommer le réel, parce que ce combat change notre monde ; pensons simplement aux coupures actuelles de la CAQ qui sont une austérité appliquée aux services publics, austérité qui n'est pas collectivement nommée, ce qui permet plus aisément de l'imposer, et ce, jusque dans les rayons de notre bibliothèque.

Une telle entreprise de restriction des mots capables de dire le réel et de nommer ses inégalités actuelles est en cours de réalisation accélérée aux États-Unis depuis le 20 janvier et le retour au pouvoir de l'oligarque Trump. Là, comme ailleurs, par exemple en Floride où la sociologie a été exclue du corpus de la formation générale à l'université, le savoir universitaire est dans la mire du pouvoir pour empêcher les disciplines d'où émanent des discours critiques de servir de contre-pouvoir au rapt des institutions orchestré par le mouvement MAGA. Parmi la multitude de décrets énoncés depuis son arrivée au pouvoir, l'oligarque Trump en a promulgué un le 29 janvier visant à empêcher le financement des universités qui continueraient à publier des recherches sur la théorie critique de la race et sur les questions de genre. Ainsi, les discriminations, les inégalités, les droits des groupes minoritaires ou qui auraient leur place dans les politiques d'EDI (équité, diversité et inclusion) deviennent

objets de censure. Le décret concerne autant les universités que les organismes nationaux de financement de la recherche. Et parce qu'il semble que toutes les demandes de subventions seront épluchées par l'intelligence artificielle pour trouver des traces de ces notions académiques, des employés de la National Scientific Foundation (gérant un budget de 9 milliards de dollars) ont transmis à des scientifiques, dont la professeure Darby Saxbe qui l'a rendue publique, une liste de termes à contourner pour obtenir du financement. Petite sélection qui donne froid dans le dos de ce qui ne plaît pas à cette police (républicaine) de la pensée : femmes, victime, inégalité, multiculturel, biais, et la liste continue avec 120 mots et concepts académiques. Toutes les disciplines des sciences humaines, de la culture, des arts, où une pensée critique pourrait émaner, sont dorénavant vouées à renier leurs propres savoirs si elles veulent exister. Quelle université est encore possible dans ce contexte ? Comment continuer de penser et d'enseigner ? Et la même chose se prépare contre la science du réchauffement climatique, contre l'épidémiologie, etc.

Le *freak show* qui tourne au sud de nos frontières nous fait oublier que des attaques à la liberté académique ont lieu au Québec aussi (pensons aux interventions inadmissibles de la ministre caquiste de l'éducation supérieure Pascale Déry à propos d'un cours au cégep Dawson ; on y reviendra sûrement dans un prochain numéro), et que certaines sont aussi annoncées par des personnes occupant le haut des sondages et donc susceptibles d'occuper prochainement le pouvoir au Québec. Ainsi, comme le rapportait le journaliste de *Pivot Média*, Sam Harper, le 5 février, Paul St-Pierre Plamondon évoquait, lors du 223^e entretien du podcast *Frenchcast*, son désir d'encadrer l'enseignement qui lui apparaissait trop woke et militant en proposant de créer une commission parlementaire sur les contenus des cours, commission qui serait composée entre autres de citoyens sans position directe dans les instances collégiales et universitaires. Derrière une démarche de consultation (qui déroge par ailleurs au fonctionnement usuel afin de ne pas s'appuyer sur les expertises en éducation ni de travailler à partir des conventions collectives négociées) téléguidée par des impératifs politiques, St-Pierre Plamondon cherche surtout à imposer sa vision de l'éducation, des savoirs qui seraient à promulguer, sans tenir compte des développements majeurs de nombreuses disciplines qui ont méthodologiquement posé des liens entre discours, pouvoir, groupes spécifiques et revendications. Ramener ce savoir à de l'enseignement militant comme il le fait dans l'entretien qu'il a donné et se servir de l'épithète woke pour condamner ce qui se fait au cégep et à l'Université, c'est

non seulement aller à l'encontre des disciplines constituées, mais aussi prescrire une vision politique de ce que devrait être l'école, de ce que devrait être une relation pédagogique, en imposant surtout ce qui ne peut plus réellement être enseigné. Il y a ici une dérive annoncée qui mérite d'être dénoncée promptement parce que c'est un contrôle politique sur l'enseignement qui serait légitimé et qui pourrait être mis en place s'il n'est pas discrédité illico.

Bien sûr, une telle volonté du chef du Parti québécois ne ressemble pas aussi frontalement à la censure telle que l'oligarque Trump la pratique, mais elle émane d'un même dédain pour les discours qui expliquent les discriminations non pas comme des actions individuelles malfaisantes, mais plutôt comme des pratiques collectives inscrites dans des rapports de pouvoir. Autant chez l'oligarque Trump que chez St-Pierre Plamondon, ce qui alimente ce désir de restreindre, à l'université et aux études supérieures, un tel discours critique, c'est un antiwokisme partagé. Le chef du PQ n'est évidemment pas l'apprenti-dictateur au sud de nos frontières, mais ils s'abreuvent à la même source de la haine du wokisme.

Nous sommes, depuis plus d'un mois, collectivement effarés devant la violence des positions d'extrême-droite défendues par l'oligarque Trump et par ses attaques constantes envers les contre-pouvoirs échafaudés au fil des siècles pour permettre l'expression d'idées différentes. Il ne faudrait pas que notre impuissance devant la destruction de la démocratie états-unienne ou que notre fascination devant le spectacle de ce désastre qui se met en place nous fasse abandonner la vigilance fondamentale nécessaire au maintien et à la sauvegarde de tous ces contre-pouvoirs. L'enseignement et les pratiques disciplinaires n'apparaissent pas en soi comme un de ces contre-pouvoirs officiels, mais leur fonctionnement propre fondé sur les débats, la confrontation des perspectives, des méthodes, des concepts, est précisément un lieu axé non pas sur des vérités issues d'en haut, mais sur des consensus toujours questionnables atteints parce qu'une liberté de débattre, d'enseigner, de rechercher existe. Il importe de rester vigilant pour que l'enseignement ne soit ni censuré ni contrôlé politiquement. Nous avons besoin de pouvoir nommer notre monde pour le rendre habitable et agir sur lui. ◀



CYCLISME I

Dominic Proulx, V.-P., tâche et ressources

Dans une série d'articles dont celui-ci est le premier, je vais tenter d'exposer ce que l'on pourrait nommer le cycle de la répartition (de la conception du projet de répartition annuel à la fin de sa mise en application) ainsi que ses impacts sur les professeur·es et les départements. Rassurez-vous, je ne vous ferai pas un article sur chaque composante du cycle (dates et intervalles se trouvant dans le tableau sous la ligne du temps à la page suivante), mais je voudrais vous le présenter rapidement au complet afin de pouvoir m'y référer dans les articles suivants.

Le cycle débute après la date limite d'abandon d'une année pour se terminer à la date limite d'abandon de l'année suivante. Nous pouvons remarquer que le cycle se divise en deux parties, l'une allant de la mi-février à la mi-septembre et l'autre de la mi-septembre à la mi-février. Parmi les 26 composantes du cycle, tous figurent dans la première partie et 22 se retrouvent également dans la deuxième partie. Il n'y a pas de troisième tour d'admission ni de période précise pour les préables des nouveaux étudiants qui entrent à l'hiver. Des précisions sur chaque composant sont également disponibles sur le site Web du syndicat.

Hey ! Il y a trop d'étudiants dans mes groupes

Il se peut que ce constat ait été le vôtre ou celui d'un collègue en janvier. Pour certains, ç'a été un réel problème, pour d'autres, ce n'était pas réellement le cas. Attention, je ne pose pas de jugement sur le nombre d'étudiant·es que nous avons dans nos groupes, je me réfère uniquement au nombre d'étudiant·es que l'organisation scolaire utilise depuis plusieurs années pour ses calculs.

Avant la session hiver 2024, nous avons accès à nos listes d'étudiants uniquement à partir du premier jour de classe. Afin de nous permettre d'envoyer des messages à nos étudiants avant le premier jour de classe, on nous donne maintenant accès aux listes une semaine plus tôt. Très bien. Mais qu'est-ce que ça change quant au nombre d'étudiant·es dans les groupes?

Quand l'organisation scolaire fait ses prévisions, elle vise un nombre d'étudiant·es à la date limite de désinscription (composante 48 sur la ligne du temps). En utilisant des statistiques sur le nombre d'étudiant·es qui étaient là au premier jour de classe mais qui se désinscriront, ils déterminent le nombre d'étudiants nécessaires au premier jour de classe (composante 47), tout en respectant le nombre maximum de personnes par local. Prenons un cas qui s'est produit cet hiver. Un enseignant nous signale avoir trop d'étudiant·es dans ses groupes (deux groupes à 49 et un groupe à 48), c'est à dire beaucoup plus qu'à l'habitude (de

44 à 46 au premier jour de classe pour atteindre 40 à la date de désinscription).

Si nous avons eu accès à nos listes d'étudiant·es au premier jour de classe comme par le passé, cet enseignant aurait vu deux groupes à 45 et un groupe à 44 étudiant·es. Pourtant ce n'est pas ce qu'il a vu sept jours avant le début de la session. Ce ne sont pas tous les étudiant·es qui se sont inscrits à un cours qui se présenteront au premier jour de classe. C'est pourquoi l'organisation scolaire détermine combien d'inscriptions sont nécessaires pour avoir le nombre d'étudiant·es visé au premier jour de classe.

Sept jours avant le début de la session, les étudiant·es ont accès à leur horaire et doivent aller le récupérer (composante 43). Ils ont jusqu'à midi deux jours avant le premier jour de classe pour le faire, sans quoi, après de nombreux rappels, ils sont automatiquement désinscrits de tous leurs cours (composante 45). Pour l'organisation scolaire, il devait y avoir 48 ou 49 étudiants inscrits aux cours, car, selon les moyennes historiques, cinq étudiant·es par groupe ne récupérerait pas leur horaire et seraient désinscrits, baissant le compte à 44 ou 45 par groupe au premier jour de classe. Il y a donc toujours eu 48 ou 49 étudiants par groupe une semaine avant le début de la session, mais nous ne le voyions et donc ne le savions pas, jusqu'à tout récemment. Vous comprenez maintenant pourquoi avoir accès à nos listes de classe sept jours plus tôt qu'auparavant affecte le nombre d'étudiants que nous voyons sur les listes.

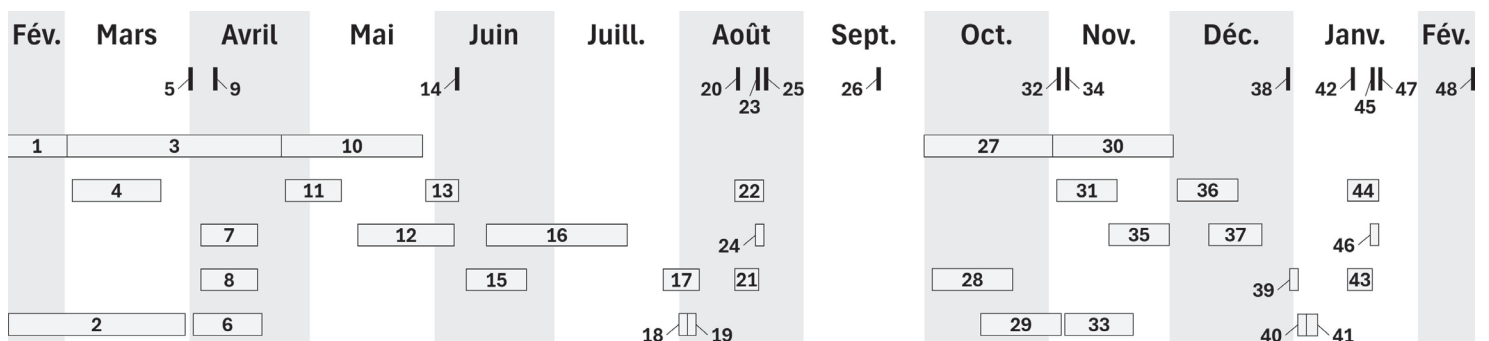
Cette fameuse date de désinscription massive n'est qu'un exemple de ce que la grande majorité d'entre-nous ignore au sujet du fameux cycle de la répartition. Dans les articles à venir, je mettrai en lumière certaines parties de ce cycle toujours en lien avec notre tâche et celle de nos départements. ◀

Titre	Février à Septembre		Octobre à Février	
	Élem.	Dates	Élem.	Dates
[Demandes d'admission tour 1]	1	{ 14 janv au 01 mars }	27	{ 01 oct au 01 nov }
[Préparation/révision du projet de répartition]	2	15 janv au 31 mars	29	15 oct au 03 nov
[Demandes d'admission tour 2]	3	{ 02 mars au 23 avril }	30	{ 02 nov au 01 déc }
[Admissions tour 1]	4	{ 03 mars au 24 mars }	31	{ 03 nov au 17 nov }
CRT projet de répartition	5	01 avril	32	04 nov
[Répartition de la tâche dans les départements]	6	01 avril au 18 avril	33	04 nov au 21 nov
[Inscriptions et choix de cours des admis tour 1]	7	{ 04 avril au 17 avril }	35	{ 16 nov au 30 nov }
[Choix de cours des étudiants actuels]	8	{ 04 avril au 17 avril }	28	{ 03 oct au 22 oct }
Date limite d'abandon	9	07 avril	34	05 nov
[Demandes d'admission tour 3]	10	{ 24 avril au 28 mai }		
[Admissions tour 2]	11	{ 25 avril au 07 mai }	36	{ 03 déc au 17 déc }
[Inscriptions et choix de cours des admis tour 2]	12	{ 13 mai au 05 juin }	37	{ 11 déc au 23 déc }
[Admissions tour 3]	13	{ 30 mai au 06 juin }		
Date limite de remise de notes	14	06 juin	38	30 déc
[Traitement des préalables (étudiants actuels)]	15	{ 09 juin au 20 juin }	39	{ 31 déc au 01 janv }
[Inscriptions et choix de cours des admis tour 3]	16	{ 14 juin au 18 juil }		
[Traitement des préalables (nouveaux étudiants)]	17	Fin juil. / début août		
[Ajustement du nombre de groupes]	18	Début août	40	Début janvier
[Ajustement de la tâche dans les départements]	19	Début août	41	Début janvier
Les enseignants ont accès à leurs listes d'étudiants	20	15 août	42	15 janv
[Les étudiants récupèrent leur horaire]	21	15 août au 20 août à midi	43	15 janv au 20 janv à midi
[Changements de groupe]	22	15 août au 21 août	44	15 janv au 21 janv
Désinscription massive	23	20 août	45	20 janv
[Inscription tardives]	24	20 août au 21 août	46	20 janv au 21 janv
Premier jour de classe	25	22 août	47	22 janv
Date limite de désinscription	26	{ 19 sept }	48	{ 14 févr }

Notes: Les titres entre crochets représentent des intervalles, les autres étant des dates fixes.

Les dates entre accolades sont les mêmes ou pratiquement les mêmes chaque année, les autres varient.

Les dates indiquées sont celles de 2025-2026.



DERRIÈRE LES RÉFORMES : ÉCOUTER CELLES ET CEUX QUI SOIGNENT

Édith Paquette-Lemieux, Soins infirmiers

Le 16 janvier dernier, j'ai participé à la Rentrée syndicale maaalade, un moment de mobilisation autour de la campagne Vraiment public de la CSN. Cet événement a mis en lumière les dangers croissants des réformes du réseau de la santé, notamment la privatisation et ses répercussions sur les conditions de travail des professionnelles et professionnels du soin. J'ai eu le privilège d'animer un panel aux côtés de mon collègue Philippe Maurice, en compagnie de Natalie Stake-Doucet, infirmière militante et professeure à l'Université de Montréal, et de Dre Élise Girouard-Chantal, secrétaire-trésorière de Médecins québécois pour le régime public. Ensemble, nous avons discuté des transformations en cours et de leurs effets concrets sur le terrain. Les témoignages partagés lors de cette rencontre illustrent la réalité vécue par celles et ceux qui portent le réseau à bout de bras. Ces échanges sont essentiels, car ils rappellent que comprendre et faire entendre l'expérience des soignantes et soignants est une condition incontournable pour défendre un système de soins véritablement public et humain.

En effet, les professionnelles et professionnels du soin occupent une place centrale dans le réseau de la santé. En première ligne, elles et ils constatent directement l'impact des décisions administratives sur la qualité des soins et l'accessibilité des services. Cette proximité avec le terrain leur donne une perspective unique sur les transformations du réseau et leur permet de mettre en lumière des enjeux majeurs, comme la détérioration des conditions de travail. Comme l'a souligné Natalie Stake-Doucet lors de la Rentrée syndicale maaalade, la crise actuelle ne repose pas uniquement sur un manque de personnel, mais aussi sur des conditions de travail inadéquates, qui fragilisent la rétention du personnel et nuisent à l'organisation des soins. Les chiffres le confirment : en 2024, 85 455 infirmières et infirmiers détiennent un permis de pratique régulier au Québec, un record historique. Le problème n'est donc pas tant une question d'effectifs qu'une difficulté à maintenir ces professionnelles et professionnels en poste. Le contexte actuel de travail pousse plusieurs d'entre elles et eux à quitter le réseau public ou à réduire leurs heures, rendant la charge plus lourde pour celles et ceux qui restent. Cette réalité s'inscrit dans une dynamique où les réformes du réseau et la privatisation redéfinissent l'organisation des soins, ce qui rend l'accès aux services plus inégal et allonge les listes d'attente. Ceux qui en ont les moyens peuvent se tourner vers le privé pour accélérer leur prise en charge, tandis que les autres doivent faire face à des attentes prolongées et à des soins de plus en plus fragmentés. Cette fragmentation affecte particulièrement les personnes âgées, celles sans

médecin de famille et celles en situation de précarité, pour lesquelles chaque délai supplémentaire peut aggraver la condition de santé et compliquer la prise en charge.

Au-delà des effets visibles sur l'accessibilité aux soins et les conditions de travail, ces transformations s'appuient sur des dynamiques plus insidieuses qui rendent leur contestation difficile. C'est ici qu'intervient la fausse gentillesse (traduction libre de *fake kindness* : Contandriopoulos et al., 2024), qui sert à masquer un désengagement du système. Derrière un discours valorisant l'autonomie et la résilience des soignantes et soignants se cache en réalité un mécanisme qui les pousse à pallier eux-mêmes les lacunes du système, sous couvert de professionnalisme et de *caring* (Contandriopoulos et al., 2024). En valorisant des qualités comme la douceur, la courtoisie et la flexibilité, l'institution façonne un cadre qui restreint les formes de contestation légitimes et limite le pouvoir d'agir des soignantes et des soignants (Contandriopoulos et al., 2024). Cette forme de violence symbolique ne repose pas tant sur une illusion de bienveillance que sur une contrainte à adopter des attitudes douces, courtoises et conformes aux attentes professionnelles (Contandriopoulos et al., 2024). Toute expression de colère ou toute dénonciation directe de conditions inacceptables expose les soignantes et soignants au risque d'être perçus comme non professionnels, inappropriés ou problématiques. Ainsi, une infirmière ou infirmier qui exprime son mécontentement de façon trop directe ou affirmée risque d'être jugé comme manquant de professionnalisme, même si ses revendications sont légitimes. Les réformes récentes du réseau s'appuient sur cette dynamique pour légitimer des conditions de travail toujours plus précaires. On exige des soignantes et des soignants et qu'ils s'adaptent constamment, qu'ils maintiennent une attitude professionnelle malgré la surcharge de travail et l'épuisement et qu'ils acceptent des décisions qui nuisent à la qualité des soins sans pouvoir réellement s'y opposer.

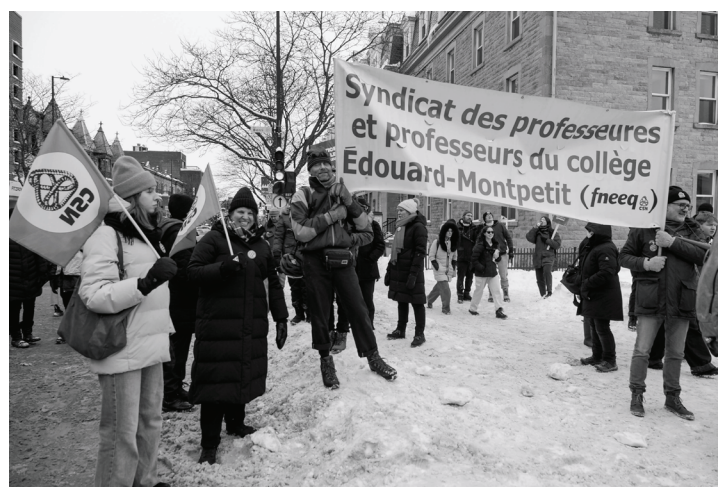
Dans les établissements de santé, les infirmières et infirmiers évoluent dans une logique de production et d'efficacité qui réduit, trop souvent, leur rôle à des interventions mesurables et quantifiables. Inspirées de modèles industriels comme Toyota et Lean, les réformes récentes standardisent les soins en les soumettant à des protocoles qui favorisent les actes visibles et prescrits. Ces gestes, facilement comptabilisés et analysés dans les tableaux de bord du ministère de la Santé et des Services

1 Contandriopoulos, D., Stake-Doucet, N. et Schilling, J. (2024). Fake kindness, caring and symbolic violence. *Nursing Ethics*. 31 (6). 1041-1049

sociaux, sont les seuls réellement valorisés. En revanche, les soins invisibles comme le soutien émotionnel, l'écoute active, l'enseignement aux personnes soignées et à leurs proches ou l'adaptation des soins selon les besoins de la personne sont relégués au second plan (Provost et al., 2025²). Manque de temps, surcharge de travail et ratios de plus en plus élevés empêchent les infirmières et infirmiers d'assurer ces soins pourtant essentiels à la qualité, à la sécurité et à la continuité des soins. C'est ce qu'on appelle l'« omission de soin », un phénomène qui inquiète les établissements de santé à l'échelle mondiale en raison de son lien avéré avec l'augmentation de la mortalité et des événements indésirables (Provost et al., 2025). Ces transformations ne se limitent pas à une simple réorganisation du travail. Elles modifient la manière dont les soins sont pensés et dispensés, mettant de plus en plus l'accent sur la rentabilité au détriment de l'accompagnement et de la qualité du suivi. Le fait de circonscrire le rôle infirmier à une série d'actes mesurables s'inscrit dans une continuité historique. L'hôpital moderne s'est structuré autour d'une division genrée du travail qui persiste encore aujourd'hui (Stake-Doucet, 2024). Comme l'explique Stake-Doucet (2024) dans son ethnographie institutionnelle du travail infirmier, l'hôpital agit comme un mécanisme de régulation, maintenant les infirmières et les infirmiers dans une position de subordination structurelle vis-à-vis des médecins et des gestionnaires. Les premières écoles hospitalières ont été conçues pour former des infirmières et des infirmiers adaptés aux besoins de l'institution plutôt qu'aux besoins des personnes soignées et de la population (Stake-Doucet, 2024). Aujourd'hui encore, malgré la reconnaissance du champ d'exercice infirmier et de son expertise, cette subordination se perpétue au quotidien, non seulement à travers la hiérarchie hospitalière, mais aussi par des mécanismes qui limitent l'autonomie des infirmières et des infirmiers (Stake-Doucet, 2024).

Dénoncer les effets des réformes en cours, c'est remettre au centre du débat celles et ceux qui font fonctionner le réseau, souvent au péril de leur propre santé. Si nous vivons ces transformations comme personnes soignées, les professionnelles et professionnels du soin, eux, en perçoivent l'impact au quotidien, de l'intérieur. Leur perspective est essentielle, car elles et ils sont les premiers témoins des conséquences directes des choix politiques sur l'accessibilité et la qualité des soins. Comprendre leur vécu permet non seulement de documenter la réalité du terrain, mais aussi d'outiller la population pour mieux dénoncer et exiger des changements. Les conditions de travail

des soignantes et soignants ne sont pas dissociables des conditions de soins offertes à la population. Mais cette crise du réseau n'est pas neutre : elle touche majoritairement des femmes, qui représentent l'écrasante majorité du personnel soignant. Depuis des décennies, les réformes s'appuient sur une vision productiviste des soins, invisibilisant la charge émotionnelle, relationnelle et cognitive du travail soignant. Un réseau où les soignantes et les soignants sont surchargés, contraints d'accélérer les soins qu'ils prodiguent et où ils sont limités dans le déploiement de leur pleine autonomie professionnelle est un réseau où la qualité des soins se détériore. Dans un contexte où l'humanisation des soins est compromise, il est essentiel d'écouter celles et ceux qui soignent, chaque jour, avec la conviction qu'un système « vraiment public » est non seulement nécessaire, mais possible. Les réformes ne sont pas inévitables. Elles sont des choix politiques, et ces choix doivent être contestés. Si la logique marchande fragilise le réseau, la solidarité et l'engagement collectif restent les seuls leviers pour défendre un système de santé accessible et humain. ◀



2 Provost, J., Gosselin, É. et Rochefort, C.M. (2025). L'omission de soins infirmiers : un défi. *Perspective infirmière*. 22(1). 30-35

DÉFENDRE SANS EXCLURE

Rosalie Dion-Picard, Littérature

Pour celles et ceux d'entre vous qui lisent avec assiduité la présente publication syndicale, vous aurez remarqué que le féminisme y est à l'honneur, plus précisément l'approche intersectionnelle. Le texte de Marie Wright dans le numéro d'octobre et celui de Lysanne Couture dans le numéro de décembre critiquent cette approche, alors que le texte coécrit par Vicky Pelletier et Julie Côté en novembre la juge nécessaire. L'intersectionnalité, comme le rappelle Marie Wright, est un concept développé à la fin des années 1980 par l'afroféministe américaine Kimberlé Williams Crenshaw dans le but de reconnaître qu'une même personne peut subir plusieurs formes de discrimination et d'oppression en raison de son identité. Crenshaw constate en effet que ni les mouvements pour les droits civiques, ni les mouvements féministes ne semblent prendre en compte la situation de double oppression que vivent les femmes noires, qui sont dès lors mal défendues par les uns comme par les autres. Actuellement, le débat sur l'intersectionnalité dans le mouvement féministe porte sur la place des femmes trans. Pour les opposantes, les femmes trans ne seraient pas des femmes au même titre que

femmes cisgenres (celles qui ont été désignées femmes à la naissance), et la défense de leurs droits ne devrait donc pas concerner le féminisme. Au surplus, la reconnaissance des droits des femmes trans se ferait au détriment des ceux des femmes cisgenres. Pour les tenantes de l'intersectionnalité, il est au contraire impensable d'exclure ces femmes, qui appartiennent déjà à un groupe fortement marginalisé.

L'opposition au féminisme intersectionnel emploie souvent des exemples concrets où les deux groupes s'opposent dans un conflit de droits. Dans la situation décrite par notre collègue Lysanne Couture en décembre, la présence d'une femme trans dans le vestiaire des employées d'un hôtel suscite les craintes de ses collègues, dont certaines sont survivantes d'agressions sexuelles. Il en résulte que ces dernières font la file pour se changer aux toilettes pour éviter d'être en présence de leur collègue trans. L'exemple est frappant, car il oppose le droit de se sentir en sécurité du plus grand nombre au droit de vivre sa transidentité d'une seule personne. Dans la situation des vestiaires, je ne vois pas de solution claire. Tout comme l'autrice du



texte le reconnaît volontiers, il me semble que cette femme trans doit avoir ses raisons pour ne pas se changer dans le vestiaire des hommes. Et, plus largement, la question de la présence de femmes trans dans les prisons de femmes ou dans les maisons pour femmes victimes de violence pose des problèmes complexes. On le sait, les personnes trans font face à des dangers spécifiques liés à leur transidentité. En ce sens, forcer une personne trans à utiliser les installations genrées du sexe qui lui a été assigné à la naissance n'est pas qu'une négation de son identité, c'est aussi l'exposer à des risques de violence. Je ne doute pas de l'existence de solutions logistiques, mais elles ne sont ni simples, ni à coût nul. Dans des institutions publiques ou communautaires qu'on sait soumises à des mesures d'austérité draconiennes depuis des décennies, l'argent n'est pas un détail. Malgré tout, je refuse de croire qu'il est impossible d'imaginer un moyen pour que toutes voient leurs droits respectés. Une discussion respectueuse de chacune, pour inconfortable qu'elle puisse être dans ces situations délicates, n'est pas impossible. Je ne crois pas que la complexité d'un problème soit une raison suffisante pour s'en détourner.



Bien entendu, tout ce raisonnement ne tient la route que si on admet l'existence de la transidentité. Comme l'ont bien écrit Julie Côté et Vicky Pelletier en novembre, je ne me sens pas en droit de nier la validité de ce qu'une personne affirme ressentir comme son identité de genre. L'inquiétude que les conflits de droit se règlent au détriment des femmes cis ne m'anime pas, pas plus que je ne crains que le féminisme délaisse les combats nécessaires liés à leurs caractéristiques sexuelles. Je ne vois pas en quoi l'inclusion des femmes trans nuirait à ces causes phares que sont le droit à l'avortement ou la lutte contre les violences faites aux femmes. Je crois sincèrement que le mouvement féministe peut résoudre, à force de réflexion et de discussion, les conflits de droits qui se présentent inévitablement dans une société.

Si je me suis sentie interpellée par le débat qui se déroule dans nos pages et s'il m'est naturellement venu l'idée d'écrire un texte pour y participer, celle de m'informer de la santé de notre comité féministe ne m'a, franchement, pas traversé l'esprit. On ne peut être de tous les combats, et je laissais celui-là à d'autres. Depuis, j'ai appris que ce comité syndical est inactif, faute de membres. Alors que le discours masculiniste se normalise, notamment chez les jeunes que nous côtoyons, que la pérennité du droit à l'avortement est loin d'être assurée, que la santé des femmes continue d'être reléguée au second rang, je ressens pour ma part la nécessité d'en faire plus.

J'espère que notre capacité d'action, requise par tant d'autres enjeux d'une extrême urgence, ne sera pas affaiblie par notre division sur le sujet de l'intersectionnalité. Peut-être avons-nous des visions irréconciliables sur l'inclusion des femmes trans ? Ce qui nous amène à joindre un mouvement est profondément personnel, intime, ancré dans notre expérience du monde; cette diversité est non seulement souhaitable, mais cruciale pour la vitalité et la pertinence d'un mouvement. Que les raisons qui nous poussent à militer varient d'une personne à l'autre n'empêche pas que des principes fondamentaux soient partagés. À mon sens, on ne peut s'engager qu'à ce prix : militer aux côtés d'autres qui ne partagent pas l'entièreté de nos convictions. ◀



UNE MINUTE DE SILENCE POUR FERNANDE

Émilie Charbonneau, Éducation physique

Je vous raconte une histoire, celle de Fernande (mais *qui est aussi un peu la mienne*) ! Cette grande dame est arrivée dans ma vie quand j'avais 15 ans : elle gérait une ligue de hockey pour femmes dans laquelle ma mère était gardienne de but. Je jouais au hockey dans des équipes fédérées masculines à ce moment-là, car c'était pour moi la seule possibilité de pratiquer mon sport. Lorsque j'ai abandonné le hockey masculin, ma mère et Fernande m'ont proposé de les rejoindre dans la ligue féminine. Bon, ma motivation et mon enthousiasme étaient encore fragiles en cette période de recherche d'identité. Ce n'est qu'aujourd'hui que je peux prendre conscience à quel point cette occasion a été déterminante pour moi.

Cette ligue de hockey dirigée par des femmes pour des femmes, et qui roule depuis plus de 45 ans, a été créée puis gérée par Fernande. Elle offrait (et offre encore) un format unique qui permet à des joueuses de tous les niveaux de s'amuser. C'est la place pour apprendre à jouer ! Sachez qu'il y a 45 ans, la possibilité pour une femme d'apprendre à jouer au hockey, surtout à l'âge adulte, était presque inexistante, à moins de connaître quelqu'un... qui connaissait Fernande ! Cette dernière organisait aussi un tournoi annuel réunissant assez de joueuses pour former 6 à 8 équipes, utilisant le même format inclusif qui était utilisé pour sa ligue hebdomadaire avec des règles de jeu spéciales permettant que des joueuses de niveaux différents puissent participer aux mêmes matches, en toute équité.

L'année dernière, durant ce même tournoi, Fernande a eu un malaise alors qu'elle s'affairait à attacher ses patins, juste avant de donner une entrevue à Radio-Canada. Malgré l'aide immédiate reçue sur place, elle est décédée. Fernande avait 84 ans.

J'aspire à faire connaître Fernande pour de nombreuses raisons, dont la première est pédagogique. J'enseigne l'activité physique et la santé depuis maintenant plus de 15 ans et je souhaite donner envie à mes étudiantes de s'inspirer de Fernande pour qu'elles puissent, elles aussi, attacher leurs patins jusqu'à 84 ans.

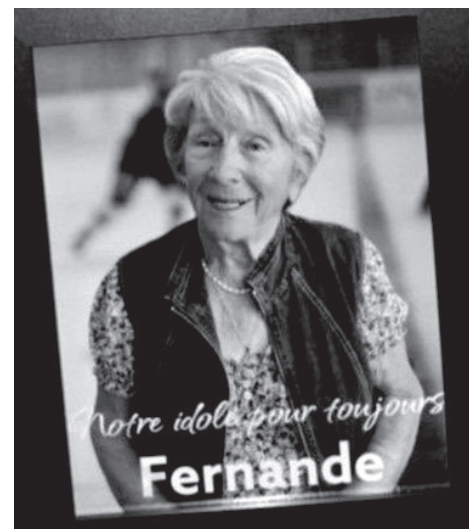
L'année dernière j'ai participé à la toute première édition de la Coupe Serge Savard accueillant des équipes féminines. Nous avons affronté des U16AAA au Centre Bell, le 25 avril 2024. Nous avons fièrement perdu contre des jeunes filles qui peuvent maintenant espérer faire carrière et jouer des matchs professionnels au même endroit, puisque l'équipe de hockey féminine le Montréal, maintenant connue sous le nom de la Victoire, y a vu le jour et y a joué un des matches de sa première saison professionnelle. Beaucoup de Fernande ont été et sont encore nécessaires afin de réunir le

public permettant une telle ascension, un accomplissement sans précédent du sport féminin.

Les Roses de Montréal joueront leur première saison professionnelle de soccer cet été et une équipe féminine de basketball de la WNBA verra le jour à Toronto en 2026. C'est beau, c'est émouvant et c'est inspirant. Je pense à toi Fernande. Bon, il restera toujours quelques cyniques par-ci, par-là, qui trouvent que le jeu n'est pas assez... « Pas assez quoi ? ...masculin, tu veux dire ?! » Bien non ! L'essence du sport féminin n'est pas de courir, de patiner et de compter des buts comme des garçons, mais bien comme des filles.

L'implication des filles dans le monde du sport en général est ardue. L'essai *Hors-Jeu* de Florence Dubé-Moreau brosse un portrait des plus intéressants de la situation (si vous cherchiez une lecture à entreprendre). Selon les disciplines, certaines payent de leur poche et jonglent avec des horaires impossibles pour s'entraîner suffisamment. On sent que le vent change et le public est au rendez-vous, bravo !

Cette histoire est bien personnelle, mais elle montre ce qu'il y a de beau dans le sport féminin, malgré ces temps difficiles ici et ailleurs. J'encourage les gens à trouver leur Fernande artistique, leur Fernande sportive, leur Fernande littéraire. Tandis que certains élus menacent nos droits, d'autres personnes bienveillantes nous ouvrent des portes. Alors je propose une minute de silence pour nos droits, pour nos *modèles inspirants*, pour l'avenir qu'on souhaite garder prometteur et encourageant. Et finalement... une minute de silence pour Fernande ! ◀



DE L'AMAZONE À LA SORCIÈRE : DES HORS-LA-LOI DU PÈRE

Julie Lachance, Littérature

Je me souviens avoir dit, à des collègues de classe et à ma professeure lors d'un cours universitaire il y a vraiment (très) longtemps, que je comparais ma mère à une Amazone. Ma prof de répondre : « a-t-elle le sein droit tranché ? » accompagné d'un clin d'œil. J'avais souri et j'ai toujours le sourire accroché aux lèvres au moment où j'écris ces lignes, mais je réitère que cet archétype me rappelle ma maman encore aujourd'hui et peut-être de façon plus marquée alors que je viens de la perdre subitement en décembre dernier. Je l'associais à cette figure féminine pour plusieurs raisons, dont les principales étaient sa force, son indépendance et son courage. Son courage de demeurer celle qu'elle voulait être peu importe les influences extérieures. Comme vous le constatez, j'étais inspirée (et je le suis toujours) par la vision féministe de cette figure qui incarne justement, dans cette perspective, la femme libre, affranchie et évoluée.

L'Amazone, pour le rappeler aux personnes qui n'arrivent pas à s'en faire une image claire, est, d'après plusieurs mythes, une guerrière, l'incarnation de la femme combattante qui vivait sans homme de façon tout à fait autonome. Selon l'historienne Adrienne Mayor, ces femmes guerrières ont bel et bien existé, mais cette idée qui leur colle à la peau à l'effet qu'elles se coupaient le sein droit pour mieux tirer à l'arc est complètement fautive. Des centaines de tombes de femmes enterrées avec leurs armes et leur cheval ont été découvertes, ce qui apporte un nouvel éclairage à ces histoires que nous nous racontons depuis des siècles et des siècles. On disait également qu'elles se débarrassaient de leurs fils et qu'elles étaient farouchement hostiles aux hommes. Rien ne semble prouver ces aspects pour le moins négatifs qu'on leur attribue parfois. Elles ont été, il est vrai, de redoutables combattantes et cela, auprès des hommes lors des guerres et des attaques et donc davantage leurs égales que leurs ennemies.

Tout comme l'archétype de la Sorcière, l'Amazone est foncièrement autonome et ne se laisse pas définir par quelqu'un d'autre. De plus, elle tient son pouvoir d'elle-même, ce qui est plutôt rare lorsqu'on se penche sur les archétypes féminins. Ce sont deux figures qui me parlent énormément. Elles ont été méprisées au fil des siècles justement pour ça : le fait qu'elles ne se soumettaient pas au principe patriarcal premier qui est justement celui de se laisser circonscrire ou déterminer par un autre, un homme, et parce qu'elles n'entraient pas dans le cadre de leur époque respective. Nous savons maintenant que les femmes qui ont été immolées, car on les accusait de sorcellerie, n'étaient en fait que des femmes célibataires ou âgées, des guérisseuses ou tout simplement des femmes

indépendantes qui osaient tenir tête aux hommes. Il est clair qu'il reste toujours, aujourd'hui, quelque chose de cette aversion envers les femmes seules et sans enfant, envers celles qui prennent de l'âge ou encore envers celles qui ne se conforment pas à l'image lisse de la femme glorifiée dans les médias et qui ne rentrent pas dans le rang (ou dans la série comme le dit Martine Delvaux). Au lieu du bâcher, on tente à notre époque de leur indiquer la voie par toutes sortes d'injonctions et d'invectives. « La femme à chats », expression misogynne utilisée par le colistier de Donald Trump, J. D. Vance, pendant les élections US de 2024, en est un bon exemple puisqu'elle est directement liée à la Sorcière que l'on représente souvent vieille, seule et avec un chat.



En réaction à cela, de plus en plus de jeunes féministes voient en la sorcière une figure de rébellion féminine. En effet, comme je l'ai précisé, les sorcières étaient avant tout des femmes indépendantes et libres, c'est pourquoi il fallait les mater et même les effacer de la surface du globe. Dans le manifeste de WITCH (Women's International Terrorist Conspiracy from Hell) publié à New York, en 1968, il était inscrit ceci : « Inutile d'adhérer à WITCH. Si vous êtes une femme et que vous osez regarder à l'intérieur de vous-même, alors vous êtes une sorcière. » Demeurer fidèle à sa propre définition, libre de choisir sa vie, sa sexualité et son avenir, ainsi est la sorcière. On pourrait dire la même chose de l'Amazone qui chevauchait non pas un balai, mais un cheval et qui a été une figure admirée avant l'arrivée du christianisme. Sorcière ou Amazone, peu importe, c'est un compliment offert à la personne qui le reçoit. Elles ont été des hors-la-loi du père et pour cela, ces femmes ont tracé le sentier qui permet d'éviter le piège de la sujétion à plusieurs autres, comme ma mère, qui m'a elle-même transmis une puissance, une souveraineté de l'être, une façon unique, la mienne, d'envisager l'existence. ◀

UNE FEMME EXTRAORDINAIRE

Leïla Nouar, Mathématiques

Le 16 janvier dernier, j'ai assisté à la Rentrée syndicale maaalade à la bibliothèque du cégep, après-midi de conférences organisé par le SPPCEM. Notre syndicat, qui soutient la campagne Vraiment public de la CSN, a invité des conférenciers pour nous présenter les enjeux du système public de santé vus de l'intérieur. Il s'agissait du syndicaliste David Bergeron-Cyr, de la médecin Élise Girouard-Chantal et de la professeure en sciences infirmières Nathalie Stake-Doucet. Tous trois engagés corps et âmes dans un même combat : sauver le système public de santé au Québec.

Je ne m'attarderai pas sur le contenu des conférences, qui était fort intéressant et permettait à chaque auditeur, quel que soit son degré de connaissance du fonctionnement des milieux en santé et des politiques gouvernementales associées, d'apprendre de nouvelles choses. Pas de redondance non plus, même si les sujets abordés par les trois conférenciers étaient similaires, les approches et les points de vue différaient.

Au-delà de tout ce que j'ai pu apprendre lors de ces conférences, des échanges et des réflexions que ça a engendré, y assister m'a apporté quelque chose de très fort sur le plan émotionnel. Quelque chose concernant la force de l'humanisme et de l'humanité. Les trois conférenciers m'ont impressionnée par leur implication, leur résistance, leur ténacité à continuer le combat contre vents et marées. Mais Madame Stake-Doucet m'a marquée de façon plus profonde. Elle me rappelait le genre de soignants qu'on retrouve sur les lignes de front à la guerre, de ceux qui soignent les blessés qui arrivent toujours plus nombreux d'abord avec leurs sourires avant de les panser. Madame Stake-Doucet ne se voile pas la face, ne ferme pas les yeux sur les réalités du milieu infirmier dans le système public. Elle n'accepte pas qu'on accorde comme un privilège ce qui est un dû légitime, et ne renonce pas à son droit de s'exprimer et dire les vraies affaires à ceux qui font la sourde oreille, droit qu'elle considère probablement comme un devoir !

Quelque chose émanait de cette femme que je considère comme extraordinaire, une force, une conviction, une bienveillance... Difficile de mettre le doigt dessus.

Cela fait plusieurs années que je m'intéresse à la place accordée par nos gouvernements aux secteurs de l'éducation et de la santé. Plus le temps passe, plus je me sens découragée et impuissante, me posant la question destructrice : « À quoi bon se battre si c'est perdu d'avance, si nous ne sommes pas assez nombreux pour faire contrepoids ? » Mais la chance — et mon choix — d'assister à ces conférences a mis cette

femme extraordinaire sur mon chemin, une personne qui vous redonne de l'espoir, qui vous fait dire : « Tout n'est peut-être pas fini après tout et la résignation n'est pas encore de mise ». Ce courage qu'elle m'a insufflé et ce désir de faire ma part qu'elle a ravivé me feront avancer encore un bout de temps pour défendre notre droit à un système de santé digne de ce nom (et à la hauteur de nos impôts !) qu'on pourra léguer à nos enfants.



Si vous n'avez pas eu la chance d'assister à ce bel après-midi, vous trouverez le diaporama de la présentation de la docteure Élise Girouard-Chantal (une autre femme extraordinaire elle aussi !), des informations sur la campagne Vraiment public de la CSN et des liens vers quelques textes de Nathalie Stake-Doucet, dans le courriel du syndicat envoyé le 17 janvier 2025.

Je souhaite à tout un chacun de rencontrer LA personne qui l'inspirera et lui donnera l'envie de s'investir, à la hauteur de ses capacités (quelles qu'elles soient...), dans un projet collectif et social, qui nous touche tous d'une façon ou d'une autre.

Merci à Nathalie Stake-Doucet, une femme extraordinaire. ◀





QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'IA – I^{RE} PARTIE

Stéphane Durand, Physique

J'ai hésité à écrire cet article, car dans 2 semaines il sera déjà partiellement désuet. En fait, tout article sur l'IA générative publié il y a plus de 2 mois est déjà dépassé, les IA évoluant tellement vite qu'environ toutes les 2 semaines apparaît un nouveau modèle plus performant.

Par ailleurs, il est surprenant de voir un journaliste écrire un article sur l'IA générative, particulièrement pour la critiquer, sans mentionner quelle version il utilise. Par exemple, Jean-François Lisée qui écrivait à propos de ChatGPT dans *Le Devoir* il y a quelques mois, ne mentionnait pas s'il utilisait la version gratuite, beaucoup moins bonne à l'époque, ou la version payante, bien meilleure. Il y a d'énormes différences entre les versions.

Il est bien connu que les IA peuvent « halluciner », c'est-à-dire donner avec une grande assurance des réponses totalement fausses. Ces problèmes sont moins présents sur les versions payantes. Par conséquent, si quelqu'un utilise la version gratuite, il ne doit pas être surpris que des erreurs y apparaissent.

Les IA sont entraînées à partir de l'information contenue dans les milliards de pages web existantes. En conséquence, les contenus concernant le Québec francophone sont sous-représentés par rapport aux données issues des États-Unis ou de l'Europe. Il n'est donc pas surprenant que les IA commettent encore de nombreuses erreurs sur des sujets québécois (par exemple, sur des politiciens québécois ou sur le droit québécois). Ce problème tendra à se résorber avec le temps.

Mais ne nous y trompons pas : en ce qui concerne les examens académiques, les performances récentes sont spectaculaires. À ce jour, les meilleures IA ont déjà atteint le niveau des humains dans les plus prestigieux concours de mathématique et de programmation, ainsi que pour les questions scientifiques de niveau doctoral.¹ Et, ne l'oublions pas, les premières IA sont sur le marché depuis à peine 2 ans !

Répondre à nos questions d'examen de physique de niveau collégial est devenu absolument banal. Si cela vous intéresse, voyez cet exemple d'un problème valant pour 20% de la note.²

Si vous voulez tester de façon intéressante votre domaine de spécialité, posez des questions du genre :

-Donne-moi des exemples d'idées fondamentales en physique mais très peu connues.

-Nomme-moi des idées contre-intuitives en physique qui ont eu beaucoup d'influence et des idées contre-intuitives qui n'ont pas eu d'influence.

-Donne-moi des exemples de thèmes qui ne sont pas enseignés mais qui devraient l'être.

Performances passées époustouflantes

Il y a quelques années, AlphaGo et AlphaGo Zero ont battu les meilleurs joueurs du monde d'échecs et du jeu de Go, ce dernier étant réputé beaucoup plus complexe que les échecs. Ces programmes ont été retirés du circuit faute de compétiteurs. AlphaGo Zero n'a pas été programmé à la main, il a appris seul, en connaissant seulement les règles du jeu et en jouant des millions de parties contre lui-même en quelques jours.

Voici un extrait de l'article qui présentait AlphaGo Zero dans la prestigieuse revue *Nature* :

« Humankind has accumulated Go knowledge from millions of games played over thousands of years, collectively distilled into patterns, proverbs and books. In the space of a few days, starting tabula rasa, AlphaGo Zero was able to rediscover much of this Go knowledge, as well as novel strategies that provide new insights into the oldest of games. »

Et voici un extrait du discours d'un des plus grands maîtres de Go (Lee Sedol) qui a perdu lors d'une compétition hautement médiatisée contre AlphaGo (moins bon à l'époque que son successeur AlphaGo Zero !) :

« La capacité d'auto-apprentissage d'AlphaGo dépasse l'imagination. Je n'ai jamais douté de moi-même auparavant, j'avais l'habitude de penser que j'étais le plus fort et le plus grand stratège, mais je pense qu'aux yeux d'AlphaGo, toutes mes réflexions et stratégies semblent primitives. Ce qu'il voit, c'est l'univers entier, alors que ce que nous voyons n'est qu'un étang devant nous. Je vais donc lui laisser le soin d'explorer l'univers, tandis que je préfère pêcher dans l'étang. » (Voir photo)

Et Lee Sedol a annoncé sa retraite de la compétition...

C'est la même compagnie, DeepMind, qui a ensuite développé AlphaFold, révolutionnant la biologie en prédisant la structure tridimensionnelle de 200 millions de protéines, et dont deux des chercheurs ont reçu le prix Nobel de chimie en 2024.

¹ <https://stephane-durand.ca/wp-content/uploads/2025/02/Figure-1.pdf>

² <https://chatgpt.com/share/67baac9b-8350-800c-a935-60b540d9f75d>



Réaction du champion du monde Lee Sedol lorsqu'il a vu le fameux coup n° 37 qui a changé le cours de l'histoire du jeu de Go. Un coup qu'aucun humain n'aurait joué.

Performances présentes

Il y a plusieurs IA génératives sur le marché : ChatGPT (de OpenAI), Gemini, Grok, Claude (de Anthropic), Mistral, DeepSeek (la nouvelle venue chinoise), etc.

Jusqu'au 12 septembre 2024, elles fonctionnaient toutes grosso modo sur le même modèle des LLM (*Large language model*) : elles ne réfléchissent pas, ne font qu'un calcul probabiliste, mais conduisent malgré tout à des résultats spectaculaires, que personne n'avait anticipés, même les plus grands experts de la planète.

Elles fonctionnent comme suit : pour trouver le mot suivant à écrire dans un texte (en littérature, science ou autres), elles calculent la probabilité du mot suivant, et choisissent un mot parmi les plus probables.³ Cette règle simple, mais couplée à une puissance de calcul phénoménale, donne des résultats remarquables : résumer instantanément n'importe quel livre, vidéo, etc ; écrire un texte sur n'importe quel sujet ; composer un poème dans le style de Rimbaud ou Baudelaire, etc. Tout le monde ayant sûrement déjà fait ce genre de tests, je vais plutôt parler de choses moins connues. Mais je le répète, avant de faire des critiques, utilisez les meilleures versions payantes.⁴

Bref, ces IA ne réfléchissent pas, elles ne sont que des « perroquets stochastiques » comme certains les ont nommées. Mais des perroquets stochastiques impressionnants.

Cependant, le 12 septembre dernier, Open AI a sorti la première version d'une nouvelle génération d'IA, le

³ Une certaine part de hasard est incorporée pour produire des textes différents pour la même requête.

⁴ Certaines compagnies permettent l'utilisation gratuite, mais limitée, de leur meilleur modèle.

modèle *o1-preview*, qui commence à « réfléchir ». Bien sûr, il ne réfléchit pas comme un humain, mais c'est un pas important. Je l'ai testé abondamment. Il a fallu que je lui donne des problèmes ultra difficiles de physique théorique de niveau doctoral pour qu'il commence à avoir de la misère à répondre. C'était très amusant de le voir « réfléchir » ; et, quand il faisait une erreur, de le voir revenir en arrière, se corriger, essayer une nouvelle tactique. Il fonctionnait comme un très bon étudiant gradué. Impressionnant. Et c'était seulement la version *preview*. Depuis, il y a eu plusieurs versions supérieures.

Comment gagner 5000 \$?

Justement, pour tester la limite des IA, un concours, intitulé *Humanity's Last Exam*, a été lancé en septembre dernier. Il fallait trouver une question très difficile à laquelle aucune IA n'était capable de répondre. C'était un concours très amusant impliquant 5 modèles différents d'IA qui testaient en parallèle les questions soumises. Les 50 meilleures questions gagnaient un prix de 5 000 US\$, puis les 500 questions suivantes retenues gagnaient 500 US\$.

Voici une partie des directives du concours :

« Write a valid, very difficult question in English that AIs and average humans cannot answer. As a rough rule of thumb, if a randomly selected undergraduate can understand what is being asked, it is likely too easy for the frontier LLMs of today and tomorrow. »

Comprenez bien : si la question peut être *comprise* (pas résolue, juste comprise) par un étudiant au bac, elle est sûrement trop facile.

J'ai essayé plusieurs questions de niveau doctoral dans mon domaine, et à chaque fois la meilleure IA trouvait la réponse. Puis j'ai trouvé deux questions plus « songées » qui ont passé le test.

Dans le concours, toutes disciplines confondues (math, informatique, sciences naturelles, sciences humaines, ingénierie, linguistique, musicologie, etc), il y a eu 70 000 tentatives de questions ; 13 000 ont franchi la première étape ; 3000 questions ont été retenues ; 550 ont gagné un prix.

Plusieurs questions restent secrètes pour pouvoir tester l'évolution des IA. Les organisateurs m'ont demandé de ne pas divulguer mes deux questions, c'est pourquoi je les présente uniquement sous forme vidéo. Voici celle qui a gagné un prix, en position no 51, avec les réponses des cinq modèles d'IA.⁵

⁵ <https://youtu.be/5QSocowx32M>

Le concours est maintenant fermé, mais vous pouvez encore tester vos questions. Tout d'abord, trois très bonnes IA tentent d'y répondre. Si vous passez cette première étape, deux autres IA (encore meilleures mais plus lentes) tentent d'y répondre.⁶

Utopique ?

Toute réglementation pour contrer ou ralentir l'évolution des IA est peine perdue.⁷ Même si on imagine que l'Europe pourrait s'entendre pour mettre en place une réglementation, la Chine et la Russie ne vont pas s'y conformer. Par conséquent : est-ce qu'on laisse la Chine avoir des IA plus puissantes que les nôtres ?

6 <https://agi.safe.ai/submit>

7 Ainsi, la très récente entente de Paris du 11 février 2025 manque de mordant et d'appuis politiques.

C'est exactement le même dilemme que celui rencontré lors de la construction de la première bombe atomique pendant la Seconde Guerre mondiale : est-ce qu'on laisse un fou comme Hitler être le seul sur la planète à posséder l'arme nucléaire ? Bien sûr que non ! Même si on est un grand pacifiste, il faut construire une telle bombe avant Hitler; non pas pour s'en servir contre des populations, mais pour démontrer à Hitler que nous possédons une telle bombe. (Mais l'histoire a évolué autrement.)

La 2e partie, à paraître dans le prochain numéro :

Créativité, types de dangers, plagiat du futur, consommation énergétique, 2001, l'Odysée de l'espace, intelligence artificielle post-humaine. ◀



CARNET DE LA SÉRÉNITÉ TROUBLE I

Benoît Moncion, Littérature

quelque chose arrive
à mordre l'horizon
puis s'accroche au souvenir
de la vie posée

un grondement passe
avale le relief
la toponymie des songes
et l'office du sommeil

des lendemains surplace
ont des entailles
qui goûtent le fer
comme n'être plus rien

les peurs sont des portes
à travers lesquelles
s'élancent nos rencontres
toi moi l'agitation

calculer d'abord
la vitesse d'évasion
la réserve
des premières ripostes emmagasinées

toutes les fois où on m'a soufflé
avant
j'ai gardé le duel
pour moi seul

on raconte que le Ciel
pour s'arracher à la Terre
a eu besoin d'un coup de main
ou est-ce l'inverse

le fils en moi
encercle le Jour
on n'est mortel
qu'à sa première promesse

c'est l'hésitation
qui plie le geste d'être
retenir
est une prière anonyme

on n'empêche pas
que le monde se défasse
comme on prépare
un attentat

c'est un terrain
ce langage
qui lacère la parole
où je ne suis pas sûr

je n'ai pas de solution
septique
à l'incontinence verbeuse
des princes

je n'ai que douceur
lacée
patrouillant les œillets
de mes frontières

ma science des nœuds
n'est pas martiale
mais affaire
d'amitié

SUP prime